

Parti dans le premier convoi pour Auschwitz

Charles Gelbhart est parti pour Auschwitz par le premier convoi de juifs déportés de France, le 27 mars 1942, et fait partie des 23 survivants (sur 1 112 déportés) qui sont rentrés en 1945. Ce texte est le résumé du témoignage qu'il devait faire au procès de Klaus Barbie à Lyon en 1987 et qu'il n'a pu faire en raison d'un malaise dans la nuit qui précéda l'audience.

Depuis que l'Amicale des déportés d'Auschwitz m'a demandé de témoigner, je revis jour et nuit ce cauchemar et je sens parfois mes forces m'abandonner. Mais je dois témoigner à la mémoire des millions de victimes assassinées, torturées, avilies, massacrées au nom d'une idéologie barbare nazie, et cela au milieu de ce siècle, au centre de l'Europe hautement civilisée. (...)

Je le dois aussi à la mémoire de ma famille, à mon père et à ma mère, ramenés à Auschwitz après la liquidation du ghetto de Lodz, gazés à Auschwitz, vu leur âge; à ma sœur et à ses trois enfants passés à la chambre à gaz, comme toutes les mères qui ne voulaient pas se séparer de leurs enfants; à mon frère, déporté de France peu après moi, et qui n'a survécu qu'un mois, mort à 32 ans, abattu par un SS en Kommando; à mon beau-frère, officier de l'armée française, médecin, prisonnier de guerre en Allemagne, rapatrié suite aux accords du gouvernement de Vichy, parce que père de deux enfants. Arrêté en décembre 1941 et déporté dans ce premier convoi, mort un mois après son arrivée au camp d'Auschwitz. (...)

J'ai été arrêté le 21 août 1941, lors d'une rafle où, sur ordre de la Gestapo, cinq mille juifs étaient parqués Drancy. On disait, après la guerre, que Drancy était l'antichambre de la mort. En ce temps, nous ne savions pas et nous ne pouvions imaginer Auschwitz. (...)

27 mars 1942, le jour du départ du premier convoi, j'avais à peine 29 ans, un âge pour travailler.

Avec nous, ont été embarqués des vieillards, des malades, des infirmes. Entassés les uns sur les autres dans un wagon de troisième classe, privés d'eau, de nourriture, sans hygiène, impossible de se déplacer, même pour un besoin naturel, imaginez la panique qui s'est emparée de nous au bout de quelques heures et qui devenait insupportable chaque jour.

Nous étouffions par manque d'air et les mauvaises odeurs. Beaucoup d'entre nous s'évanouissaient. Bientôt, la mort rôdait autour de nous car nous ne pou-

vions recevoir aucun soin, aucun secours, faute de médecin et de médicaments.

C'était cela le voyage vers le « paradis » promis, vite devenu un enfer.

Le 1^{er} avril 1942, nous sommes arrivés à Auschwitz, que personne ne connaissait, même de nom⁽¹⁾.

Dès la descente du train, la sauvagerie des SS battait son plein. Jambes écartées, mitraillettes braquées sur nous, armés de bâtons et tenant les chiens excités en laisse... nous avons dû quitter les wagons à toute vitesse. Impossible de respecter la cadence exigée. Les coups pleuvaient de tous côtés. Les malades et infirmes étaient sauvagement éjectés des wagons et alignés sur le quai avec les autres pour être comptés. Tous présents à l'appel: debout, couché ou mort, c'était l'ordre des SS.

Ensuite, nous nous sommes mis en marche, toujours à une cadence effrénée, en abandonnant nos bagages sur le quai. Emmenés aussitôt à la désinfection, rasés de partout, nous n'avons plus retrouvé nos vêtements.

Dès cet instant, nous n'étions plus des hommes. Tout ce qui nous reliait à la vie, à notre passé, était mort. Nous étions déshumanisés.

On nous a fourni des vêtements rayés qui nous transformaient en pantins. Les

mande pour exercer sa passion criminelle à Auschwitz, nous a accueillis en nous avisant que personne ne sortirait jamais vivant de ce Block.

Alignés et comptés pendant des heures dans la boue, tard dans la soirée, nous sommes entrés dans une baraque de bois qui contenait des cases de trois étages, chaque case devant comporter cinq prisonniers, allongés têtes en avant.

Pendant des heures encore, nous avons accompli un exercice digne de parachutistes exercés: monter, descendre cinq fois, dix fois, vingt fois, tant qu'il le fallait pour que la discipline soit bien comprise. En fin de soirée, nous avons reçu un bol de jus que je ne saurais nommer, et un morceau de pain. Ce fut notre première journée à Auschwitz.

À cette époque, les chambres à gaz ne fonctionnaient pas encore industriellement. Ce n'était pas indispensable. Tous les jours, nous comptions des dizaines de morts, décédés la nuit et alignés le matin à l'appel avec les vivants, les malades soutenus par deux camarades, tous alignés et comptés.

Les départs en Kommandos, les coups, les brutalités, la faim et vingt heures sur vingt-quatre sans répit, faisaient que beaucoup de camarades tombaient morts chaque jour. (...)

infirmiers - destinés à assurer le fonctionnement du *Revier* ou infirmerie dans le camp voisin, Auschwitz I.

Je ne suis rien de tout cela, mais je n'avais rien à perdre. Le SS m'a menacé: si j'ai menti, je serai puni de mort. J'ai été affecté au Block 20 où se trouvaient les malades atteints de typhus, de dysenterie et autres maladies infectieuses.

De ce Block 20 - simulacre d'hôpital - je n'ai que des horreurs à raconter, des choses vues et vécues.

Les malades étaient couchés à quatre dans un lit d'une personne, sans aucune distinction de maladie ou de l'état du malade. Les souffrances et les gémissements jour et nuit, ôtaient la moindre chance aux malades de guérir. Sauf quelques miraculés, leur état s'aggravait de jour en jour et, régulièrement, le Dr Mengele venait effectuer des sélections et envoyait les plus malades par dizaines et parfois par centaines à chaque sélection, à la chambre à gaz.

Entre les visites de Mengele, le SS Oberscharführer Josef Klehr, responsable du Block 20, s'amusait par ennui, à procéder à des sélections partielles qui lui procuraient une joie sadique, la besogne accomplie.

Moi-même, j'ai été atteint de typhus le jour où une visite du Dr Mengele était annoncée dans mon Block. J'ai vite troqué mes vêtements de malade pour mon uniforme pour ne pas être pris dans la sélection.

À BIRKENAU, LES RUINES DES CRÉMATOIRES-CHAMBRES À GAZ TÉMOIGNENT ENCORE DU GÉNOCIDE PERPETRÉ EN CES LIEUX.



Le Dr Mengele, très raffiné, s'est adressé à moi, infirmier, avec des mots qui m'ont donné le vertige. Il m'a dit: « cela fait bien longtemps que je vous vois ici! » Mon sang n'a fait qu'un tour, car il aurait suffi qu'un réflexe d'une fraction de seconde de sa part m'envoie à la chambre à gaz.

Les conditions des malades de ce Block étaient épouvantables. Un jour, un père et son fils de 20 ans étaient hospitalisés dans ma salle, dans des lits différents. Le fils, très affaibli, venait de mourir. À l'instant où nous avons annoncé la nouvelle au père, il s'est précipité vers le lit de son fils, à la recherche de la ration de pain qu'il n'a pas eu le temps de consommer. Elle avait été subtilisée par un voisin affamé, et le père a fondu en larmes pour la perte de ce morceau de pain, en oubliant presque la mort de son fils.

Tels étaient l'avisement, l'humiliation de l'homme provoqués par la barbarie nazie.

Un jour, je crois que c'était en septembre 1942, huit cents malades de typhus ont été gazés sur ordre du médecin chef, responsable des SS du camp d'Auschwitz. ●●●

chaussures à semelles de bois, taille 50, étaient distribuées pour des tailles 40, sans protection intérieure, et la marche a commencé dans la glaise et la boue, en ce début du mois d'avril 1942 en Pologne.

Ce fut une première marche de la mort. Il fallait courir, sous la menace des chiens et des bâtons, pendant près de cinq kilomètres jusqu'au camp de Birkenau. Personne n'osait se retourner pour voir ce qui arrivait à ceux qui ne pouvaient suivre la marche, et combien de morts sont restés en route.

Arrivés devant le Block 7 de Birkenau, un chef de Block, assassin, condamné de droit commun, libéré d'une prison alle-

Telles étaient la volonté, la doctrine et la méthode en 1942.

Les arrivées massives par dizaines de milliers de déportés par jour dans les années qui suivirent ont nécessité l'utilisation de méthodes plus industrielles pour une action plus rapide, plus efficace, aboutissant à « la solution finale ».

Les visites du Dr Mengele

Un miracle s'est produit dans mon destin. Alors que je n'espérais plus survivre au-delà de quelques jours, les SS ont sélectionné un groupe de quelques dizaines d'hommes - médecins, dentistes,

●●● Le bruit courait qu'un SS avait le typhus et le mot d'ordre du camp était, en allemand : « *eine Laus, Dein Tod* », traduit « *un pou, ta mort* ». Nous, les prisonniers, nous étions bouffés par des milliards de poux, sans jamais atteindre le camp des SS. Ce jour-là, affolés, ils ont ordonné l'extermination pure et simple de ces huit cents malades et convalescents.

Un autre jour, j'ai vu arriver, entre les Blocks 20 et 21 dans la cour, plusieurs dizaines d'enfants. Cela nous paraissait de mauvais augure. Nous n'aimions pas les surprises qui ne nous réservaient jamais rien de bon. Ces enfants avaient passé à travers les mailles du filet de sélection à l'arrivée. Ils ont été répartis dans différents Blocks et Kommandos et, tout naturellement, soutenus et protégés avec de faibles moyens par les aînés. Les SS s'en sont aperçus et ont jugé ces jeunes bouches inutiles. Ce jour-là, ils ont été introduits un par un dans une salle. En fin d'après-midi, nous avons dégagé leurs jeunes corps. Un filet rouge avait séché à l'endroit du cœur de ces enfants. Ils avaient été piqués au phénol, en plein cœur. Ces assassinats barbares n'ont pas entamé l'équilibre mental du bourreau SS.

Les Tsiganes semblaient vivre au camp avec certains privilèges. Ils étaient réunis en famille, portaient leurs vêtements civils, avaient même conservé leurs instruments de musique. Cela a duré des mois, un an peut-être. Un jour, ils ont disparu complètement du camp. Personne ne les a jamais revus. Certains de mes camarades m'ont affirmé les avoir vus conduits à la chambre à gaz et exterminés⁽²⁾.

C'est le résultat d'une doctrine raciste, élevée au niveau de système d'État. Les nazis devaient dominer le monde pendant au moins mille ans!

Le 18 janvier 1945, les armées soviétiques approchaient du camp d'Auschwitz. On nous a jetés littéralement sur les routes, sous la menace de faire sauter tous les Blocks du camp pour effacer toute trace des crimes nazis. Des dizaines de milliers de déportés ont encore connu cette nouvelle marche de la mort qui a fait des milliers de victimes. À bout de force et ne pouvant plus avancer, ils étaient abattus d'une balle dans la nuque. Un jeune garçon, que je soutenais de toutes mes faibles forces, ne pouvait plus faire un pas. Il est resté derrière moi, je n'ai pas osé me retourner. Tout le long des routes que nous avons longées à pied étaient jonchées de cadavres de ces victimes mortes en janvier 1945, à quelques mois de la victoire des Alliés.

Je suis un des derniers survivants de ce premier convoi, en état de témoigner, surtout sur la période d'Auschwitz de 1942 à janvier 1945.

Il fallait qu'à l'occasion de ce procès, ces choses fussent dites. Dans peu de temps, les derniers témoins auront disparu et il ne faut pas que ces crimes soient ignorés ou tombent dans l'oubli.

Ce serait pour les millions de victimes une deuxième mort.

CHARLES GELBHART (JUN 1987)

(1) Selon les travaux de Serge Klarsfeld, sur les 1 112 déportés immatriculés à l'arrivée, 1 008 sont morts au cours des cinq mois suivants.

(2) Le camp des Tsiganes a été effectivement liquidé en août 1944 et plusieurs milliers de Tsiganes ont été gazés.